

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD

Réflects GNIAFF

PARAISSANT LE DIMANCHE



ABONNEMENTS, FRANCE

Un an	6 »
Six mois	3 »
Trois mois	1 50

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville 15, (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un an	8 »
Six mois	4 »
Trois mois	2 »



Loubet! Gare à Dupuy le croque-mort! Gare à la « Pompe funèbre »



CRIME MILITAIRE

Mince de capilotade qu'il y a eu, l'autre nuit, à La Seyne, près de Toulon!

La poudrière de Lagoubran s'est payée une concurrence au Vésuve: elle a fait son petit volcan!

Quel désastre, mille marmites! Des morts et des blessés à gogo, un village démantibulé en plein et, jusqu'à des kilomètres, dans les environs, un fouillis de ruines.

Ce qui est plus désastreux encore que la catastrophe elle-même c'est que, après pareil événement, le populo ne fasse pas explosion à son tour.

Il aurait pourtant raison, foutre! Il serait bougrement bien venu de faire explosion contre les responsables de l'éruption du petit volcan de Lagoubran.

Quand c'est le Vésuve qui esclache un océan de feu, une pluie de cendres et une grêle de cailloux, plus gros que l'hypopotame Dupuy, y a rien à dire.

Certes, y a pas de quoi rigoler, ni s'en contrefaire! Le tableau est sinistre et lugubre.

Mais qu'y faire? Nul homme n'y peut rien: c'est une force de la nature qui s'épanche — force inconsciente et sereine qui s'ignore et nous ignore.

Le campuchard qui, de sa pioche, coupe en deux les vers de terre et, du talon de son croqueton érabouille une fourmillière, ne se croit pas un criminel et un assassin.

De même, le Vésuve ne fut pas un Tropmann, ni un Vacher, le jour lointain où il étouffa sous ses flots de cendre, et de lave les populos d'Herculanum et de Pompéi. Et il faudrait être aussi gourdisot qu'un ministre pour lui garder rancune de cette destruction.

Ah mais, cré pélard, c'est une autre paire de manches quand le volcan qui vomit son feu d'enfer est une garce d'invention humaine, au lieu d'être une des pustules de la boule ronde.

Or, c'est justement ce qu'était la poudrière de Lagoubran: un volcan créé par la méchanceté des hommes!

Ce n'est pas l'inconsciente nature qui avait empilé dans ce coin des tonneaux et des tonneaux de poudre, des caisses de dynamite, des barils de mélinite et des chiées de cartouches.

C'était des chameaucrates! Donc, c'est eux qui sont les responsables de l'esclachement de ce volcan artificiel.

C'est eux les assassins! Oui, nom d'un foutre, c'est eux! Et c'est justement pourquoi je suis bougrement à cran parce que, devant leur crime, le populo se contente d'avoir la larme à l'œil et ne leur tombe pas sur le lard, pour leur faire expier à coups de trique la mort de toutes les victimes de Lagoubran.

— 0 —

A quoi ça rime une poudrière? La seule utilité d'une telle boutique est d'être bougrement nuisible: c'est l'arsenal de la Camarde!

Ne vaudrait-il pas mieux créer des boulangeries que des poudrières?

Nom de dieu, si! Mais, voilà le hic: les dirigeants voient les choses sous un autre aspect: ils préfèrent les poudrières, parce qu'elles aident à perpétuer la misère.

Dans la poudrière on emmagasine un volcan, afin de cracher la mort, à l'heure voulue, sur les pauvres bougres des patelins sauvages, sous prétexte de les civiliser; ou bien pour décimer un populo devenu ingouvernable et qu'on fait s'entretuer avec le voisin!

Et, surtout, la poudrière sert de réserve aux ingrédients purgatifs à l'usage des prolos que l'iniquité de l'exploitation et de l'oppression finit par exaspérer.

Supprimer la poudrière équivaldrait, ni plus ni moins, à éliminer le militarisme.

Or, les jean-foutre de la haute ne veulent rien savoir de ça!

Sans militarisme la religion patrouillote n'aurait plus de raison d'être et comme le crétinisme est en baisse, ils gobent le patrouillotisme qui s'annonce comme l'héritier masturbateur du crétinisme.

Si on ne nous tourneboulait pas pour nous faire avaler que les allemands, les italgos, les anglisches sont à l'affût pour venir nous bouffer à la croque-sol et chaparder nos pendules, on ouvrirait les lucarnes et on ne serait pas longs à s'apercevoir que nos véritables ennemis ne sont pas au-delà des frontières.

On s'apercevrait qu'en fait d'ennemis les plus dangereux pour notre peau sont les richards et les gouvernants.

Elle cette constatation faite, on verrait illico à qui attribuer la responsabilité d'une catastrophe kif-kif celle de Lagoubran: aux chameaucrates, aux amis de la guerre!

Ces bandits s'approvisionnent d'explosifs pour étriper les types qui leur déplaisent ou leur désobéissent.

Ce crime ne va pas sans risques: à jouer avec le feu on risque de se griller.

De même, à accumuler de la marchandise pécuniaire et esclacheuse on s'expose à la voir esclaffer au mauvais moment.

C'est ce qui est arrivé à La Seyne. Et il est fatal que de ci, de là, de telles catastrophes arrivent.

Pas n'est besoin de chercher des explications et d'accuser d'imprudences le personnel de la poudrière.

Il n'y a pas eu imprudence, il y a eu attentat!

Et cet attentat, c'est les amis de la guerre, les enragés pantouffards qui ne rêvent que batailles, tueries et revanches qui l'ont commis.

Seulement, ce qui est enquinant c'est que les auteurs de l'attentat n'en ont pas été les victimes. Ceux qui ont trinqué sont des simples trouffions ou des pauvres turbineurs de la boîte.

Pas un galonnard n'a été mouché! Ces oiseaux-là savent se garer du danger. De même qu'en manœuvres ou en campagne, il se tiennent toujours à l'arrière-garde, de même, ils évitent soigneusement le voisinage des poudrières.

Ah, mille marmites, si quelques généraux, voire même notre ministre de la marine, Lockroy, eussent été mouchés par l'explosion de Lagoubran, ça aurait fait davantage pour activer le désarmement universel que les postiches du tsar.

PETIOTE WATRINADE

Les bons bougres se souviennent peut-être qu'un matin de janvier 1886, les gueules noires de Decazeville, exaspérés par l'exploitation féroce de l'ingénieur Watrin, foutirent cette teigne par une fenêtre de son bureau et, en cinq sec, lui donnèrent le coup du lapin.

Du coup, ce sac-à-mistouffes a eu la chance d'enrichir la langue populaire d'un mot nouveau, sonore et expressif.

WATRIN s'est mué en WATRINADE!

Le petit chahut qui s'est passé samedi soir au baigne de Souglan, près de Saint-Michel, dans l'Aisne, m'a rémémoré Watrin:

Un nommé Houdet, chef d'atelier, était exécuté par les prolos. Tout comme Watrin, il n'était jamais en retard pour pondre des règlements dégueulasses et souffler au directeur de l'usine de carabines vache-

Samedi soir, vers les six heures, le sac-à-mistouffes traversait la cour de l'usine quand un pavé lui est tombé sur le coin de la margoulette et l'a fichu le cul par terre.

Alors, la colère des prolos ne connut plus de bornes: « A mort! A l'eau! » qu'on s'exclama. Un gas ne se borna pas à gueuler: il attrapa le garde-chiourme par un abattis et il n'aurait pas hésité à lui administrer une bonne baignade si, le type, craignant l'eau froide, n'eût gigotté pis qu'un diabolin.

Le directeur arriva sur ces entrefaites; il fit relever son contre-coup qu'on colla dans une voiture pour le ramener à sa piole, à Saint-Michel.

Un peu avant Saint-Michel, une centaine de prolos barraient la route et ils accueillirent leur bourreau à grand renfort de cailloux.

Sale coup pour le mec! Il avait encore 1,500 mètres à s'appuyer pour arriver à sa tour et comme l'exaspération des malheureux qu'il a eu si longtemps sous sa coupe était au comble, il en a enduré de cruelles! Il est arrivé à sa piole à moitié escouffé.

Outre ses museries continuelles, on lui reproche d'avoir, tout comme l'affameur Foulon il y a un siècle, chiné les prolos en havant qu'un ouvrier peut vivre avec quarante sous par jour.

La loi sur les accidents

Les bouffe-galette ont fait semblant de s'occuper de nos oignons: ils viennent de foutre en vigueur une garce de loi sur les accidents du travail qui, comme toutes les lois, ne sera que de la poudre aux yeux du populo.

Tout va de guinguois dans cette loi! Elle est si drôlement bâtie qu'un patron qui emploiera des prolos étrangers ne leur devra aucune indemnité s'ils écoppent; les singes vont donc avoir intérêt à exploiter, de préférence, des étrangers.

D'autre part, s'ils se décident à exploiter des français, ils ne voudront pas de prolos ayant des gosses; car, en cas d'étrépage du père de famille, le galeux doit une rente aux gosses. Il a donc intérêt à pousser au dépeuplage en refusant d'embaucher des bons bougres ayant une grande famille.

A propos de cette loi, je colle sous les mirettes des bons bougres un chinage qui en a été fait par des bourgeois et qui est tout plein exact. Evidemment, il y a le coup de chiquet à propos du patron, gentil et bon zigue, qui a gagné sa fortune en travaillant dur (tandis qu'en réalité il l'a accumulée en volant les prolos). Mais ces boniments, les camaros sauront les réduire à leur valeur — c'est-à-dire rien! — et ils ne prendront au sérieux que la critique de la loi!

Un prolo qui vient d'être embauché par un singe, après entente définitive s'exclame:

— Quel bonheur, s'écrie-t-il; il est temps, avec mes six mioches qui n'ont plus de mère.

— Rien de fait, répond alors l'industriel. Mon brave ami, j'en suis bien désolé, mais je ne peux pas vous employer.

L'ouvrier. — A cause?

Le patron. — A cause de vos enfants. La nouvelle loi en faveur des ouvriers s'y oppose.

L'ouvrier. — Vous voulez rire?

Le patron. — Il y aurait de quoi. Mais il y a aussi de quoi pleurer. Cela fait compensation. En vertu de la nouvelle loi en question, grâce à vos enfants, s'il vous arrivait chez moi un accident mortel — fut-ce par votre faute — je serais tenu de servir à vos enfants une rente qui, sauf erreur ou omission, serait de 1,000 francs par an. De plus, si mes affaires viennent à périlchiter, ou si, par suite de la rente à ma charge, ma situation devient trop lourde, si je suis amené à une liquidation, alors, obligation de verser immédiatement le capital de cette rente, quelque chose comme une soixantaine de mille francs pour me remettre à flot.

Amusez-vous à me faire sauter un générateur, par exemple, qu'une douzaine d'ouvriers pères de famille soient atteints, qu'ils meurent de l'accident — ou du médecin — peu importe, j'en tiens pour la bagatelle de sept ou huit cent mille francs, sans compter la casse, les frais de médecin et le reste.

Ah! si un bourgeois quelconque était cause de l'explosion, il en serait responsable, et j'aurais mon recours contre lui, mais du moment que c'est un ouvrier, non seulement je n'ai rien à lui réclamer, mais il faut que je lui fasse des rentes comme à ses victimes — et des excuses, sans doute — par dessus le marché.

Tels sont les privilèges dont vos élus vous bombardent afin d'être réélus.

Mais si les patrons avaient les moyens de faire face à de pareils risques, ils n'auraient que faire de travailler.

J'ai toujours, jusqu'ici, employé des ouvriers chargés de famille, mais maintenant qu'il faut me placer sous le coup d'un accident impossible à conjurer qui dépend du premier venu, qui peut se produire à tout instant, et non seulement me ruiner, mais me faire perdre dix fois ce que je possède, merci. Je ne suis pas tenté de m'exposer à la faillite. D'ailleurs, je n'en ai pas le droit.

La loi — une autre — me défend de risquer de perdre ce que je ne pourrais pas payer. Voilà pourquoi, mon brave, je ne puis à mon grand regret, utiliser vos services.

L'ouvrier. — Alors, on ne m'embauchera nulle part?

— Si seulement, dit le patron, vous étiez allemand, anglais ou chinois!

— Hélas! répond notre homme, je suis français. S'il en est ainsi, je n'ai donc plus qu'à me jeter à l'eau.

Le patron. — Tant qu'à faire, jetez-vous plutôt dans les volants de la première machine qu'on vous donnera à conduire, ça fera des rentes à vos héritiers.

L'ouvrier. — C'est juste; je vous remercie.

Le patron. — A votre service.

Le patron (seul). — Piron disait des quarante académiciens de son temps: « Ils ont de l'esprit comme quatre. » On peut en dire autant de nos députés actuels, seulement ils sont cinq cent soixante-huit — sans compter le Sénat.

« Alors quoi? vont interroger des naïfs, tout est mauvais, y a rien à foutre, rien à attendre! »

Eh oui, il n'y a rien à attendre de bon de la gouvernance! Quand cette garce s'avise de faire la moindre chose, il lui arrive de mécontenter tout le monde. C'est ce qui se produit pour la nouvelle loi sur les accidents: elle déplaît autant aux prolos qu'aux capitalistes.

Y a rien à foutre, par le canal de l'autorité!

Il faut nous apprendre à agir nous-mêmes; à ne pas compter sur les miracles accomplis par Dieu ou par l'Etat et à nous foutre dans le citron que le véritable moyen de rendre impossibles les accidents du travail, c'est d'aligner la société de façon qu'il n'y ait plus ni patrons, ni prolos.

Alors, seulement alors! on ne craindra pas la dépense et on aménagera les machines assez chiquement pour que tout étrépage de bons bougres soit quasiment impossible!

Il faut des riches?

Quand un camarade essaie de faire de la propagande, il n'est pas d'objection bizarre qu'il ne rencontre.

Une des plus fréquentes est la suivante: « Vous prétendez qu'il faut supprimer les proprios, les riches, etc., tout cela, c'est très bien, mais alors qui fera vivre les pauvres? qui fera marcher le commerce? et les riches ne dépensent rien, les ouvriers ne travailleront pas. »

Et ainsi de suite. C'est un genre d'argument qui n'est pas très neuf. Il n'en vaut pas mieux pour cela.

Il faut des riches pour faire vivre les pauvres. Moi, je veux bien, mais je crois qu'il faut surtout des pauvres pour faire vivre les riches.

— 0 —

Il y a déjà belle lurette que le docteur Panloss, un brave homme qui trouvait que tout était au mieux dans le meilleur des mondes possibles avait remarqué que les nez étaient faits pour porter des lunettes. Pour lui, c'était clair, ses lucarnes s'étaient obscurcies à la suite d'une maladie et de ce qu'il était obligé de porter des lunettes il concluait que tous les blairs avaient même destination que le sien.

Cette façon de considérer les choses ne lui fut pas particulière.

Un de ses contemporains, je crois, qui s'occupait d'histoire naturelle et écrivit le fameux PAUL ET VIRGINIE, se posa un jour une tapée de questions du calibre de celle-ci:

« Pourquoi y a-t-il des riches? » Et, en bon niguedouille, à toutes ses interrogations il répondit par l'équivalent du:

« C'est pour faire vivre les pauvres! » Ainsi, il envisagea le melon:

Le melon — il a des côtes. Pourquoi en a-t-il? C'est bien simple: le melon est fait pour être mangé en famille et les côtes indiquent qu'il doit être coupé en tranches.

Enchanté de la solution, un doute lui vint à l'examen du potiron: c'est beaucoup plus gros et ça n'a pas de côtes.

Bernardin de Saint-Pierre eut vite trouvé l'explication: le potiron est le melon des nombreuses familles et il n'a pas de côtes parce qu'on en fait la soupe.

Donc, le potiron est encore plus social que le melon, et la nature a bien fait les choses!

On pourrait aller loin si on pirouettait dans cette direction-là!

On pourrait prouver que le mouton a été fait pour nous fournir des cotelettes et les bœufs des entrecôtes, du bœuf à la mode et le traditionnel pot-au-feu.

Par exemple, si on pouvait interroger bœufs et moutons, peut-être contesteraient-ils une telle logique? Il est vrai qu'ils pourraient se rattrapper en démontrant que l'herbe pousse pour les engraisser.

— 0 —

De tels boniments sont fourneautins! vont dire des bons bougres.

J'en conviens. C'est pourtant le même raisonnement que celui de l'importateur quel petit bourgeois, du premier boutiquier venu, d'un prolo qui gagne bien sa vie.

La vérité c'est que les riches ne sont pas plus faits pour le bonheur des pauvres, que les bouchers pour le bonheur des moutons.

On a bien soin de vouloir toujours reluer comme des choses nécessaires et naturelles une foule d'événements qui ne se produisent que parce qu'on y prête la main.

La différence qu'il y a entre un homme et un mouton c'est qu'un homme peut comprendre son intérêt et le but qu'il doit poursuivre; un mouton, lui, n'en sait rien, il se laisse conduire bêtement à l'abattoir.

Il est aussi stupide pour un prolo de croire que les riches lui sont nécessaires qu'il serait idiot pour un mouton de penser que le boucher lui est indispensable.

Tout le tort vient de ce qu'on n'a guère

l'habitude d'appeler un chat un chat et de prendre les choses comme elles sont.
Le melon ne se fatigue pas à se partager en tranches parce qu'il tient à être mangé en famille. La famille c'est une chose, le melon, une autre. Si la famille mange le melon tant pis pour lui.
Mais un homme n'est pas nécessairement un melon; il peut très bien comprendre que s'il se crève ça peut être un grand bien pour le patron; pour lui c'est plutôt un mal. Il peut surtout se persuader que c'est parce qu'il le veut bien que son maître s'en-graisse. Il n'a qu'à s'y opposer lui et ses camarades, et on ne s'aviserait plus de nous découper en tranches.
Sans pauvres, pas de riches!
Tant pis alors pour les pauvres qui veulent bien être mangés!
Mais il ne faut pas oublier non plus que: plus de riches, plus de pauvres!
C'est aux pauvres à voir si cela ne vaudrait pas mieux pour eux.



Au bague Chaix

Cette garce de tourne, montée par actions, une des plus grosses boîtes d'imprimerie de Paris, se distingue par la jésuiterie de son exploitation.
Les singes la font à la pose et se prétendent des philanthropes; le vieux Chaix a même le culot de dire que, dans sa boîte on y fait du socialisme pratique.
Mince de toupet et cochon de socialisme! Ce sacré socialisme se résume en une illusoire participation aux bénéfices: sur les gros bénéfices de l'imprimerie une maigre part est réservée pour former une caisse de retraites, — c'est là toute la participation! A 55 ans, un prolo qui pendant plus d'un quart-de-siècle se sera crevé pour enrichir Chaix palpera, au grand maximum, 300 balles de retraite annuelle.
Cette participation est donc une sacrée fumisterie: C'est une roubardise des singes pour s'offrir des prolos actifs qui bâchent d'arrache-pied, ne musardent et ne sabottent jamais, parce qu'ils s'imaginent travailler pour leur propre compte.
Heureusement, les bons bougres se désolent et ils sont rares les nicodèmes qui coupent dans les intentions de désintéressement philanthropique d'un père des ouvriers du calibre de Chaix.
Si, dans cette boîte, on y était aussi chouette que le veut la légende, il n'y aurait jamais de chichis. Or, voici qu'il vient d'y éclater une grève: une centaine de gas des machines, les marges, receveurs et poinçeurs ont plaqué le turbin.
Voici comment: les fistons avaient soupé de travailler le dimanche; pour lors, ils n'ont fait ni une ni deux, — l'autre dimanche ils ont, après entente, oublié de venir à l'atelier et le dimanche suivant, kif-kif bourriquot!
Sur ce, on saque deux prolos, l'un qui était dans la boîte depuis dix-sept ans et l'autre depuis six ans.
Alors, par solidarité, tous les camaros se sont fichus en grève: ils exigent la réintégration des deux prolos saqués et veulent qu'on les débarrasse d'une sacrée teigne, le sous-prote qui est le plus mufile des sacs-à-mistouffe et qui a une maxime tout plein dégueulasse:
— Pour travailler ici, bave-t-il, il faut être de fer!
Je te crois, nom de dieu! Il y a des moments où des équipes travaillent deux jours et une nuit sans démarrer, — presque 36 heures!
La réintégration des renvoyés et la mise au rancard d'un garde-chiourme, — voilà les réclamations des grévistes.
Quant à leur dimanche, ils ne sont pas durs: ils continueront à le prendre, — pour ça, y a pas d'erreur!
Mille dieux, ils ne sont pas exigeants, les frangins! Si donc le Chaix était un tantinet le père des ouvriers qu'il se prétend, il mettrait les pouces illico et leur ferait des excuses... Mais, je t'en fous!

Les faïenciers de Saint-Amand

Les exploités de ce patelin avaient menacé de foutre la clé sous la porte si les prolos n'acceptaient pas de cesser la grève et de rentrer au bague sans conditions.
Des pourparlers furent engagés; le maire du patelin et un socialo à la manque, Blauve-Evausys'entremirent et poussèrent les grévistes à faire toutes les concessions possibles.
Les patrons n'ont rien voulu savoir!
C'est à genoux, le front contre terre, qu'ils veulent que leurs esclaves radinent au bague!
Lundi, les patrons de l'usine du Moulin des Loups, ouvrirent leur boîte et comme sur 500 prolos 40 seulement vinrent au travail ils fermèrent la porte et déclarèrent que, désormais, c'est fini.
Leur bague restera fermé! Ils iront exploiter ailleurs!

C'est de l'assassinat en règle, nom de dieu!
On n'imagine pas pire abomination: il suffit d'une demi-douzaine de crapules pour affamer complètement toute une population.
Jamais encore on n'avait vu la scélératesse patronale se manifester avec une si cynique crapulerie.
Il y a un siècle, un bon bougre de 93, Chaumette disait: « Quand le populo n'aura plus rien à bouffer, il mangera les riches! »
Chaumette était-il un mauvais prophète?
Depuis 93 le populo n'a pas cessé de claquer du bec et il n'a pas encore bouffé le blair d'aucun chameaucrate!

LE BONHOMME PASQUIN

*A tout il a réplique,
Le bonhomme Pasquin,
Et ce rûneur laquin
Voudrait qu'en République
On fût républicain.*

*Dès l'aube battant la semelle,
J'ai pour voisin un sacétier
Qui philosophe et se mêle
De refondre le monde entier;
Tous les jours je courbe l'échine,
Dit-il, en narguant le destin,
Plus maltraité que la machine
Qu'on graisse au moins chaque matin.*

*Que de fois je mis une digue
A mon populaire appétit!
Pourtant la nature prodigue
Son sein au grand comme au petit!
Malgré mon salaire qu'on rogne,
Le lundi, je déteste l'eau,
Et le viceur m'appelle iroque
Quand j'ai mon coup de picolo.*

*Pour trente-cinq ans d'esclavage,
Mon contremaitre, un vieux forban,
Veit honorer ce long sercage
Par un petit bout de ruban;
Du crachat de la caletaille
Je ne suis nullement épris.
Bourgeois! gardez votre médaille
Comme je garde mon mépris.*

*J'admire vos palais de marbre
Où la richesse à l'art s'unit,
Mais j'envie au faite de l'arbre
Le moineau qui suspend son nid;
Moi, vieux vagabond indocile,
Lorsque vient la morte saison,
La Loi m'offre pour domicile
Les quatre murs de la prison.*

*Un jour la pensée en révolte
Enfantera la vérité;
C'est la haine que l'on récolte
Quand on sème l'iniquité.
Grâce à mon humeur insoumise,
De la mort je brace l'écueil
Et crois à la Terre promise...
Qui recouvrira mon cerceuil.*

EDOUARD LEGENTIL.

BABILLARDE ABBEVILLOISE

La république bourgeoise que nous endurons ne vaut pas un pet de lapin.
L'exploitation du populo est toujours la même, sinon pire. Les cléricochons, à l'aide d'un faux-nez républicain, et grâce à la gourderie des votards, se sont emparés de tout.
Ils veulent foutre bas la Marianne.
Les bons lieux de Paris l'ont défendue avec énergie, bien qu'ils sachent que c'est une sacrée cateau à chameaucrates.
Ces gas-là, anarchos et révolutionnaires, qui ont du poil au ventre, ont fait rentrer sous terre tous les conspirateurs qui rêvaient de replacer la Gamelle ou Tolor sur le trône. Quant au pantin Des Roulettes, qui leur tirait les marrons du feu, en grand dépendeur d'andouilles qu'il est, on l'a mis à moisir, non pas sur la paille humide des cachots, mais dans une belle cellule où il reçoit ses amis à la bonne franquette.
Donc, pour l'instant, la vermine noire est un brin à la baisse; mais, ne nous illusionnons pas: elle va repiquer à ses manigances avant peu, — dès que notre attention va être portée ailleurs.
Ce qu'il faut, c'est démasquer les jésuites et les cafards, et signaler leur présence dès qu'elle est constatée. C'est d'autant plus facile qu'il n'y a qu'à suivre la trace de leurs crapuleries.
Ainsi, à Abbeville, mince de sale racaille à la Volière municipale! Quelle collection de jean foutre! Fallait qu'ils aient bougrement liché, les votards, au compte des bons candidats, pour embrenner la ville d'une pareille bande de jésuites.

A leur avènement, la caisse contenait 36,000 balles d'économies; dès leur entrée en fonctions, ils ont distribué 40,000 balles aux églises et aux autres œuvres d'abrutissement.
Charles Bignon, le grand matador, a mis en pratique ses idées sur le Château-d'Eau, le jardin de la porte du Bois, etc.
Il administre la commune pour le plus grand profit des richards et écrase le populo sous son autorité tyrannique.
Cet ancien marchef d'artibombes — pendant la guerre de 1870 — passe des traités pour les eaux avec une société qui exploite le sief de son frangin, le maire d'Eu. Ça coûte 40,000 balles par an!
Nous recauserons de tout ça. Nous examinerons si les Bouvrais et autres de la Volière cipale n'ont pas tiré quelques avantages du démantèlement des remparts et de la terre meuble des déblais.
Nous jetterons un coup d'œil sur les agissements du Charles Bignon, nous soupèserons sa poche à sief que farcit une haine carabinée du populo, — haine qui se traduit en actes:
Primo. — Enfants pauvres sortant de l'hôpital enveloppés dans le tablier de leur mère, sans nippes! alors qu'on a foutu 40,000 balles aux richards;
Deuxièm. — Ruine des camelots et marchands forains, par l'exagération des droits de place sur les marchés et, par ricochet, ruine des bistrots, estaminets, aubergistes qui ont la clientèle des petits et des humbles;
Troisièm. — On causera des séquestrations arbitraires, opérées jésuitiquement, et des expulsions du territoire de la ville... Oui, des expulsions!... On se croirait au Moyen-Age, à Abbeville. Nous indiquerons le procédé qu'emploie le Bignon pour n'avoir pas maille à partir avec le Code (qui d'ailleurs ne protège que les riches au détriment des pauvres), et nous foutrons en lumière les complicités et les complaisances coupables de chameaucrates qui l'aident dans cette œuvre d'oppression.
Le populo abbevillois comprendra enfin quels maîtres il s'est donné. Il verra leur hypocrisie — hypocrisie toute bourgeoise qui, au nom de la morale et de la vertu, couvre les abus d'autorité les plus dégueulasses.
Il apprendra à mépriser — c'est indispensable, — la bourgeoisie exploiteuse, soularde et putassière, fatal produit d'une société mal organisée.
Ce turbin accompli, nous espérons que les bons lieux d'Abbeville verront clair et s'aligneront pour se dépêtrer de cette sacrée séquelle.

LES FLAMIDIENS

A quelle sauce les chats-fourrés vont-ils assaisonner Flamidien?
A la sauce blanche!
Il faut qu'il soit innocent. La jésuitaille le veut — et il le sera!
Tout prouve que le monstre a souillé le petit Foveau et, probablement, pour l'empêcher de crier ou de casser du sucre, il lui a serré le kiki.
N'importe: il faut qu'il soit innocent!
Il est archi prouvé que les ignorantins de Notre-Dame-de la Treille sont complices de Flamidien ou, tout au moins, ont tout fait pour lui sauver la mise, car ils ont connu son forfait.
N'importe, ils seront innocentés en plein!
La jésuitaille est puissante et elle arrivera à ses fins.
Est-ce à dire que le populo coupera dans le pont?
Ah ouat! Il sait à quoi s'en tenir. Il sait que les cafards sont capables de toutes les cochonneries et des pires horreurs.
J'ai déjà donné un chapelet des porcs enfroqués qui, en 1896 et 1897 furent condamnés pour saloperies.
Voici un autre chapelet; c'est un peu vieillot, mais c'est toujours utile à relouer — c'est le chapelet de

1883

L'abbé Chalou, curé des Guerreaux, cinq ans de prison pour attentats à la pudeur. (Assises de Saône-et-Loire)
Le frère Crescentien, instituteur congréganiste à Landivisiau, huit ans de réclusion pour attentats à la pudeur. (Assises du Finistère.)
L'abbé Joly, curé d'Orçay et de Sérès, cinq ans de réclusion pour attentats à la pudeur. (Assises de Loir-et-Cher.)
Hubert Schoppens, en religion frère Trudon, deux ans de prison pour attentats à la pudeur. (Tribunal correctionnel de Gand, Belgique.)
L'abbé Antoine Félé, professeur à l'institution Saint-François-Xavier, à Vannes, travaux forcés à perpétuité, par contumace, pour attentats à la pudeur. (Assises du Morbihan.)
Colbeau, en religion frère Attique, instituteur congréganiste à Epernay, sept ans de réclusion pour attentats à la pudeur. (Assises de la Marne.)
L'abbé Clément curé de Perthes, cinq ans

de réclusion pour attentats à la pudeur. (Assises de la Marne.)
Turpin, en religion frère Frimence, instituteur congréganiste à Toureing, vingt ans de travaux forcés pour attentats à la pudeur. (Assises du Nord.)
Bertrand, en religion frère Eyaque, instituteur congréganiste à Marcigny-sur-Loire, huit ans de réclusion pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de Saône-et-Loire.)
L'abbé Monraret, directeur du pensionnat Saint-Pierre, à Châteauroux, vingt ans de travaux forcés par contumace pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de l'Indre.)
Pène, en religion frère Archange, instituteur congréganiste à Labastide-Armagnac, quatre ans de prison pour attentats à la pudeur. (Assises des Landes.)
L'abbé Duchamp, curé de Saint-Mariens, fondateur d'écoles libres, dix ans de travaux forcés pour attentats à la pudeur. (Assises de la Gironde.)
L'abbé Pochon, curé de Saint-Véran, deux ans de prison pour attentats à la pudeur. (Assises du Cher.)
Froment, en religion frère Ligoric, instituteur congréganiste à Fauquemboogues, quinze ans de prison pour attentats à la pudeur. (Assises du Pas-de-Calais.)
Joseph Fiard, en religion frère Palatin, instituteur congréganiste à Noiretable, deux ans de prison pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de la Loire.)
Gozé, en religion frère Louis, instituteur congréganiste à Lille, rue d'Aboukir, cinq ans de réclusion pour attentats à la pudeur.
Le sieur G... surveillant au collège d'Epernay, précédemment instituteur congréganiste sous le nom de frère Clair, quinze mois de prison pour attentats à la pudeur. (Assises de la Marne.)
Boutonnet, instituteur congréganiste à la Salvetot, huit ans de travaux forcés pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de l'Aveyron.)
Que conclure de ces immondices?
J'en reviens toujours à mes moutons. En attendant la purge finale, il n'y a qu'un joint efficace:
C'est de châtrer toute l'engeance noire!



Sac-à-mistouffes tarabusté

Liancourt. — L'ancien vacher qui, à force d'être plat-cul, est devenu contre-vache dans un bague à savates qu'il y a quelque temps j'astiquais à hauteur, vient d'apprendre à ses dépens que tout n'est pas rose dans le métier de sac-à-mistouffes.
Ce veau a la sacrée habitude d'engueuler à propos de bottles les pauvres diables que le besoin de croustiller met sous sa coupe. C'est surtout aux gosselines que ce sagouin s'en prend, sachant que les pauvrettes n'ont pas la force de lui faire rentrer ses insultes dans la gueule.
L'autre jour, ça n'a pas marché comme sur des roulettes; ayant engueulé une petite gosseline, celle-ci s'en fut conter l'affaire à son paternel qui ne fit ni une ni deux et s'en vint ressemeler le cul du saloplaud.
Les gnons tombaient comme grêle sur le gniasse du sac-à-mistouffes qui, brillant comme un putois et n'ayant pas le courage de se rebiffer, se fuit. Il alla se barricader et opéra le pansement de son sale cuir quelque peu endommagé.
Si, à chaque fois que le salop se permet d'engueuler quelqu'un on battait la semelle sur sa peau ça l'assouplirait un peu.

Jolie famille!

Brignoles (Var). — Un sacré citrouillard, qui est le seul boulanger de Mazaugues, vend son bricheton aussi chérot que de l'or en barres. Quoiqu'il se proclame lui-même le « prince de la boulange », il ne livre que de détestables boules de son, pétries avec de la farine de navet ou de la sciure de bois — c'est pas possible autrement.
Et tout ça pour s'enrichir vite, nom de dieu!
A la Roquebrusannes, un exploitateur numéro un est le régisseur des mines de bouxite qui, en outre, fait métier d'épicémar et se croit un grand politiciard. Bondieusard enragé, il va à la messe trois fois par jour; il est premier chantre au lutrin et envoi des tuyaux à la Croix. Comme épicémar, il vend des crottes de chien pilées en guise de poivre et, comme exploitateur, il est une vraie sangsue; il pressure les mineurs tant et plus et voudrait les faire trimer pour la peau.
Tout ça, pour arrondir son magot!
A Méounes, un cul-béni, le sacristain du Percheval est moralement responsable du passage de pipe d'une de ses filles qui, révoltée convaincue ne consentait pas à se laisser plumer par les jésuites. A la suite d'une dernière scène du vieux bouloque, une

attaque la foudroya. Cinquante personnes ont vu le tableau.
 Tout ça, pour question de galette!
 Et voilà : dans la gare de société actuelle, tout est tellement pourri que l'infection est partout et va se généralisant.
 Or, si nous avions le nez creux, en six semaines on pourrait changer ça et s'aligner pour vivre en frangins.

Tout pour les singes !

A Hénil-Liétard la grosse fripouille de la mine est toujours à l'effut d'une nouvelle scélératosse, de façon à sérier d'un cran de plus les pauvres gueules noires.
 Directeur, ingénieur, porions et sacs-à-mistouffes de tout poil font plus de zèle les uns que les autres — sur le dos des turbineurs.
 Ah, nom de dieu, ils en rabattraient vite, si les prolos ruaient un tantinet dans le brancard!

Mais voilà, les mineurs sont tellement de bonnes pâtes qu'ils se laissent gruger à gogo ; il faut vraiment qu'ils soient poussés à bout pour rouspéter un brin. Actuellement, devant les bénéfices énormes qu'empochent les capitalistes des mines, les bons bougres ouvrent l'œil — ce n'est pas trop tôt.
 Eh bien, à Hénil-Liétard, la grosse charogne de la mine trouve qu'un prolo qui lui sort de 70 à 80 hectolitres de charbon ne lui rapporte pas assez. Or, 70 à 80 hectolitres représentent à peu près 140 francs et, sur cette jolie somme, il y a juste 4 francs pour le prolo.

N'est-ce pas abominable, nom de dieu!
 La disproportion entre ce qu'empochent les exploitants et ce que palpent les exploités est tellement exorbitante qu'on ne concevait pas que les prolos soient assez niguedouilles pour se soumettre... seulement cinq minutes!
 Palper 4 francs quand on a extrait pour 140 balles de charbon — c'est malgré, mille marmites!

Les bons radigaleux

Ailly-sur-Noye est un petit patelin de la Somme où vivent 1700 habitants qui ne sont pas des tourtes, et qui se dessalent, nom d'une pipe!
 On l'a vu l'autre jour ! les matadors de l'endroit ont emmanché des conférences populaires, sous prétexte d'apprendre au populo à être de braves républicains. Dimanche, il y avait séance.
 Four complet!
 Y avait trois pelés, un galeux — et pas quarante prolos.

Ces sacrés pignoufs qui reçoivent des subventions du conseil cipal pour conférer, ce qui leur permet de gueulotter, feraient bougrement mieux de s'apercevoir qu'avec les 28 sous — oui, foutre, 28 sous par jour ! — que, pendant l'hiver, gagnent les prolos, il n'y a pas de quoi se caler les joues et empêcher la petite famille de crever de faim.

Cogardeurs

A Nouvion-en-Ponthieu, un marchand de journaux crie le PÈRE PEINARD ; arrive Pandore et son brigadier :
 — Avez-vous une autorisation pour vendre ce journal ? Sans cela, c'est défendu.
 — Mais, répond le vendeur, la presse est libre, je n'ai pas besoin d'autorisation spéciale.

— Votre nom, je vous dresso procès-verbal.

— Votre procès-verbal n'aura pas de suites, il ne s'appuie pas sur un article de loi.

— Rentré dans sa caserne, le cogno réfléchit, lut ses bouquins et vit qu'il avait gaffé. Voulut sans avoir raison quand même, voici ce qu'il fit :

Il verbalisa, indiquant que le susdit marchand de journaux vendait le PETIT JOURNAL sans être porteur du récépissé de déclaration de colportage.

Or, comme la loi exige que les colporteurs ne se séparent jamais de ce récépissé et s'il n'avait pas été présenté au gendarme, c'est que celui-ci ne l'avait pas demandé. Le pauvre bougre de marchand a été condamné ; coût : une quinzaine de francs.

Le vieux gniaff signale l'escobarderie du cogno à ses chefs : il mérite de l'avancement en raison de son imagination.

Pour obvier à ce mauvais vouloir de toute la flicaille, le père Peinard est forcé d'employer des vendeurs spéciaux, qui, pour la plupart, se déplacent en parcourant une grande étendue de terrain. Ça coûte chaud.

Ces bougres-là qui ont du poil aux yeux, se foutent des persécutions — ils écoppent parfois, ça leur est égal.

Pour raconter toutes les malpropretés policières, il faudrait remplir un volume.

Le zèle des copains ne se lasse jamais, et bien qu'ils ne vivent point comme des coqs-en-pâte, ils cassent de la galette en frais de toutes sortes, c'est pour quoi, malgré le désir et toute la bonne volonté, il a été impossible de maintenir le prix du canard à un rond.

A deux ronds, avec les énormes frais de vente auxquels échappent tous les autres journaux, si on joint les deux bouts, c'est encore tout juste.

Trucs débinés

Chacun sait que les marchands de toquantes, plus que tous les autres, font des sacrés bénéfices, mais que les salaires des ouvriers de fabrique ne sont pas meilleurs que ceux des compagnons maçons, terrassiers, etc.

Et que dans les magasins même tenus par des patriotes, on vend pas mal de camelote allemande.

Aussi faudrait bien voir clair pour savoir, par exemple, si la toquante qu'on va se payer est d'or ou d'argent, à ancre ou à cylindre, etc.

D'abord, en France, on ne peut vendre d'objets soit-disant précieux, que contrôlés. Et pour foutre un coup de poinçon sur l'or, c'est 8 ronds par gramme. Une balle de 20 grammes enrichit de 8 francs la gouvernance, car c'est elle qui a le monopole du contrôle.

Pour l'argent, c'est 2 centimes 1/2 à peu près.

Il faut exiger, quand on achète, que sur facture le nom de la matière soit marqué.

Ainsi, une tripolée de dégoûtés du turbin des usines vont en cambrousse empiler les culs-terreux en leur bazarant des toquantes en cuivre doré ou blanchi qui n'en foutent pas une secousse assez souvent.

Par le temps de maquillages actuels, on ne voit que des bricolages en fait de réparations aux toquantes.

Un salaud me racontait que si le client qui fait venir une toquante de Besançon ne voulait pas payer assez cherot, il lui faussait une dent à la roue de centre et lui rendait sa toquante encore plus malade.

Autre musterio : Dans une petite ville, on a vu des marchands de pendules faire foutre plusieurs mois de prison à un trouffion qui, pour se faire quelques sous, vendait des toquantes et cherchait à turbiner un peu.

Il faut bien le dire, on fabrique de ces produits que les orfèvres vendent au prix coûtant, mais ils se rattrapent sur les réparations.

Il y a même, par un truc agencé, d'empêcher les ressorts de casser ; mais y a pas de pét qu'on généralise le fourbi ; de même, pour obvier aux encrassements et ainsi de suite.

— Alors, diront les copains, quoi ? où s'acheter une toquante pour ne pas être empilé ?

— A Besançon (Doubs). 3, rue des Granges, de C. Termelet, d'où on vous expédiera pour 20 fr. 75 ou 25 fr. 75 une montre d'homme solide, à ancre, disposée pour rond ! et flot, à ressort incassable glissant, frotte ! et fier, à ressort pas au moindre brin de poussière ; la boîte en acier ou nickelée ; bref, une montre épataante.

Attention, les bons bougres ! Réclamez partout

L'ALMANACH
 DU
Père Peinard
 pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

Prix de l'almanach : 0 fr. 25
 franco : 0 fr. 35

Communications

Paris

— Les Sauvagistes (groupe d'études de la nature). Tous les mardis, réunion à 9 h. du soir, salle Jules, boul. Magenta, 6.
 Causerie sur l'homme et la nature.

Samedi 11 mars, à 8 h. 1/2, salle de l'Eden-du-Temple, 49, rue de Bretagne

Grande Soirée Familiale
 Allocution par Sébastien Faure
 Bal à grand orchestre. — On commencera à 8 h. 1/2.

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanves, 102.

— Groupe des Étudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Solidarité des Trimardeurs, réunion tous les mercredis soirs, à 8 heures 1/2, Maisos Battendier, 48, rue Curial et permanence pour les camarades sans travail, tous les soirs, à 7 heures.

Les camarades qui connaissent des emplois quelconques sont engagés à en aviser au plus vite F. Cuisse, au bar, 48, rue Curial.

Banlieue

SAINT-OZEN. — Réunion des camarades le samedi soir à 8 h. 1/2, salle Ansel, 8, rue de la Chapelle.

Causeries et discussions sur les questions sociales.

SAINT-DENIS. — La « Pensée Nouvelle », groupe d'études scientifiques et littéraires, tient ses réunions le jeudi soir à 8 h. 1/2, 86, rue de Paris. Causeries et lectures.

— Quelques menuisiers, ayant soupé de travailler pour les singes voudraient s'associer pour entreprendre des travaux à leur compte ; ils désirent entrer en relations avec quelques camarades de la partie habitant Paris, et dès qu'ils seront une dizaine ils se réuniront pour s'entendre sur le mode d'organisation. Ecrire à Th. Moyé, menuisier, rue Mathias-Duval, 33, la Glacière.

Province

LA RÉOLE. — Les libertaires réolais, et de la banlieue se réunissent tous les samedis chez le camarade Lanoire, cafetier, Grande-Rue, Brochures et publications diverses sont mises à la disposition de la jeunesse qui veut s'instruire. Tous les jours on y lit le Journal du Peuple.

NICE. — Les camarades qui désirent lire des brochures libertaires peuvent s'adresser au camarade Fayolle Marius, 10 rue Lascaris.

CHARTRES. — Les libertaires de Chartres se réunissent le samedi à 8 h. 1/2 au restaurant du Pont de Mammilliers (ancienne maison Dubosc). Les nouveaux venus sont invités. Demander le camarade Naugat.

BRUZVAL. — Le P. P. est en vente au café de Colombel, rue des Bains.

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nimes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, boulevard Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. débit Terminus' à droite de la gare.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Kuaménil, vend toutes les publications libertaires.

AMIENS. — Gosselin, 31, rue de la Somme, vend le P. P. et toutes les publications libertaires.

— Groupe d'études, tous les samedis soir, au Cent de Piquet, faubourg de Ham. Urgence.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au 1/10, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas ; ceux du Barbâtre au café St-Maurice.

CHALON-SUR-SAONE. — Quelques bons bougres viennent de fonder une bibliothèque libre. Ils font appel à tous ceux qui sont d'accord avec eux sur ce point.

Faire parvenir bouquins et revues au camarade Guillon, tailleur, avenue Boucaut.

Petite Poste

C. Fourchambault. — H. Orléans. — T. Thizy. — B. Saintes. — M. Juvisy. — B. Sedan. — P. Commeny. — N. Rouen. — G. Cavaillon. — V. Nimes. — E. Hinin Liétard. — B. Rodex, L. et F. Amiens. — F. Chateau-Renard. — R. Bézenet. — G. St-Etienne. — C. Saumur. — M. Troyes. — H. Nonancourt. — P. Méze. — Reçu règlements, merci.

— J. Navais : envoie tuyaux, ils seront insérés. Merci des adresses ; le canard est envoyé. Si ton initiative était suivie on ne serait pas emmiellé.

Fr. Marseille : Je ne puis t'en dire plus que n'a fait P. de la B., il y a quinze jours.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués

Le gérant : L. GRANDIDIER.
 Imp. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris

CLOVIS DÉCEMBRE

PAR

LOUISE MICHEL

(10)

Ce n'était plus dans le vieux, mais dans le neuf qu'il travaillait.

Dix années s'écoulerent. L'enfant, mettant à profit les livres et les leçons de son père adoptif, était presque savant.

— Il sera content de moi, se disait-il, car jamais Clovis Décembre n'avait accepté comme probable la mort de Nicole.

Parfois aussi Clovis pensait à la petite Yseult ; il l'avait rencontrée une fois dans une belle voiture découverte assise en robe blanche près de sa belle-mère.

Yseult était grande maintenant, mais toujours aussi pâle que sa robe, pâle comme les roses de marbre du tombeau de ses sœurs.

Et ces deux enfants s'étant reconnus, Yseult avait laissé s'événier son mouchoir que Clovis avait ramassé.

Pauvre Yseult, elle aurait bien voulu avoir pour frère le petit apprenti blouse tachetée et en gros souliers. Il faisait si bien chez l'ouvrier qui lui avait parlé

doucement, personne ne lui parlait ainsi. Yseult avait froid au cœur.

Clovis avait parcouru toutes les listes des morts aux greffes des prisons de Paris, le nom de son père adoptif ne se trouvait sur aucune. Nicole n'était donc pas mort.

Peut être l'avait-on envoyé plus loin, mais Clovis espérait toujours.

Un autre que Clovis partageait sa conviction : c'était un original envoyé par une Société libérale de Londres aux républicains de Paris, où lui-même avait longtemps vécu.

Tenant les alchimistes par son fanatisme de découvertes, des bohèmes par son existence, Jonas avait vécu obscurément d'inventions dont d'autres après lui avaient tiré honneur et profit ; il y avait à peine gagné son pain au jour le jour.

Cette impérieuse nécessité de travailler pour vivre avait éternisé ses études ; c'est pourquoi Jonas, toujours étudiant et pauvre, vieux comme jeune, ne put se déployer et resta une ébauche, mais une ébauche magnifique. Il avait, de dix-huit à vingt ans, fait partie de la Société des Chercheurs, véritables pionniers de la science, dont les plus chanceux devinrent justement célèbres.

Tous étaient de belles intelligences. Jonas, philosophe et chimiste, donnait les plus belles espérances ; il est le plus incertain. Quand il était sur la trace de quelque chose, ses amis le trouvaient plongé dans sa pensée, n'ayant ni bu, ni mangé depuis un jour ou deux et ne comprenant même plus ce qu'on lui disait ; puis, une fois sur de sa découverte, il en poursuivait une autre.

Pendant plusieurs années, il se tint dans

un coin de la salle des Pas-Perdus comme écrivain public ; personne ne l'avait vu depuis longtemps, quand on le rencontra vers trois heures du matin portant une hottée de choux ; il avait loué un terrain à Charenton avec un autre original et ils s'étaient faits maraîchers.

Arrêté en juin 49 pour l'affaire des Arts-et-Métiers, il fut relâché et passa en Amérique, où il devint majordome dans une plantation.

Les nègres profitèrent d'abord largement de sa tolérance, travaillaient le moins possible ; mais bientôt, effrayés de l'idée qu'on remplacerait le bon blanc par un homme dur aux noirs, Jonas obtint beaucoup plus volontairement qu'il n'eût été possible avec de mauvais traitements. Faisant appel à toute sa lucidité de son raisonnement, il leur fit honte de préférer l'esclavage à la liberté, et quelques-uns eurent le courage de travailler pour se racheter ; il est vrai que Jonas mettait la plus grande partie de ses émoluments au bout de leurs pauvres économies.

D'Amérique, Jonas était allé à Londres où il avait, disait-il, jeté l'ancre sur un fonds solide, s'étant associé avec Raginel pour le commerce des squelettes.

Jonas prétendait que son associé ne pouvait perdre avec lui, puisque étant fort et bien constitué, il lui laisserait un magnifique squelette qui, bien préparé par leur méthode, ferait un effet superbe à la vitrine entre le pelican blanc et le hibou des Alpes.

Quoique souffrant depuis longtemps, Jonas s'acquittait vaillamment de sa mission. A Paris on l'appelait l'homme aux squelettes ; ses étrangetés à part, il avait de grandes et rares qualités.

Quant à son opinion politique, il considérait la propriété comme détruite. Jonas se trouvait en relations avec une Société de commerçants dont il croyait le président capable d'aider Clovis dans ses recherches au sujet de Jacques Nicole ; ces négociants faisaient leurs achats en gros, les petites bourses de leurs employés bénéficiaient comme eux de la différence entre la vente en gros et la vente au détail ; ils étaient connus sous le nom de Société pour l'abolition de l'exploitation.

Le président était alors un grand et beau vieillard, savant surtout. On ne s'occupait dans sa maison que d'objets d'art, auxquels travaillaient des hommes et des femmes.

Tiberius Stephen sauvegardait de la misère cinquante à soixante familles, logées dans deux maisons qu'il avait fait bâtir ; c'était peu, mais l'époque n'en pouvait faire plus, les loyers étaient de deux cents francs, les maris gagnaient six francs par jour, les femmes deux francs comme brunisseuses (tout en faisant leur ménage on n'y sentait pas la misère, mais on savait quelle existait ailleurs). L'argent de la caisse avait été employé par Stephen à l'achat d'une maison de retraite à Clichy — on appelait cette association la grande famille.

Nous avons dit que Stephen était savant ; souvent, à des questions réputées ténébreuses, il mait une solution extrêmement simple.

Tiberius Stephen était parent de Babouf, un prénom républicain ; on les avait dans cette famille.

(La suite au prochain numéro.)